

L'inhibition, « occultation structurale du désir »¹

Introduction

Le terme *inhibition* est fréquemment utilisé pour désigner ce qui interrompt une action dans le cours de son accomplissement. L'inhibition se manifeste par l'arrêt, le ralentissement ou la déviation de l'action. Elle se détermine au niveau des fonctions qui sont impliquées dans la réalisation de cette action.

Dans le premier chapitre de l'article *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud énumère différentes fonctions du corps qui peuvent être atteintes d'inhibition : la fonction sexuelle, la fonction alimentaire, la locomotion, les différentes fonctions à l'œuvre dans le travail... Il définit l'inhibition comme « limitation fonctionnelle du moi² ».

Au début du séminaire X, *L'angoisse*, Lacan décrit l'inhibition par son rapport au mouvement. L'inhibition, dit-il, c'est quelque chose qui se situe dans la dimension du mouvement : « dans *l'inhibition*, c'est de *l'arrêt du mouvement* qu'il s'agit³ ». Comme Freud, il rapporte l'inhibition aux fonctions du corps. Mais il souligne aussi que le mouvement existe, au moins métaphoriquement, dans toute fonction. L'ensemble des fonctions somatiques et psychiques qui desservent le langage peut donc être concerné par l'inhibition, et il s'ensuit que le mouvement de la pensée peut être frappé d'inhibition.

À la fin du séminaire X, Lacan reviendra sur cette notion d'arrêt du mouvement pour y pointer cette fois l'incidence d'un désir. Il donne à ce moment une description beaucoup plus précise de l'inhibition : « l'introduction dans une fonction [...] d'un autre désir que celui que la fonction satisfait naturellement⁴ ».

¹ Texte retravaillé de l'intervention à la Réunion clinique sur « L'inhibition » le 15 novembre 2014 à l'IPT de Paris.

² S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1986, p. 4.

³ J. Lacan, Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 19, séance du 13 novembre 1962.

⁴ *Ibidem*, p. 366, séance du 26 juin 1963.

Je n'entrerai pas dans la discussion du sens précis qu'il faut donner ici à la référence à la nature. Je retiendrai seulement l'idée d'un désir — un « autre désir » — qui s'introduit dans un mouvement et qui l'interrompt en se substituant au désir que ce mouvement était supposé satisfaire « naturellement ». L'exemple très simple que Lacan donne à ce moment permet de préciser ceci :

L'occultation structurale du désir par l'inhibition, c'est ce qui nous fait dire communément que, si M. Untel a la crampe des écrivains, c'est qu'il érotise la fonction de sa main⁵.

Nous n'avons pas de peine à retrouver ici les termes de la description qui vient d'être donnée. Le désir que la fonction de l'écrivain est supposée satisfaire « naturellement » est le désir d'écrire ; l'autre désir, celui qui s'introduit dans cette fonction chez M. Untel, c'est le désir qui insiste dans l'érotisation de la fonction de la main. En première approximation la référence à la nature renvoie ici à l'ensemble des circonstances qui font qu'il est assez naturel pour un écrivain... d'écrire. L'entrée en jeu de l'« autre désir » provoque l'arrêt de ce mouvement dit naturel, c'est l'inhibition. « L'autre désir » se trouve occulté par la crampe de l'écrivain et celle-ci manifeste que l'inhibition est « l'occultation structurale du désir ».

Dans la suite du présent travail, je tenterai d'examiner de plus près ce qu'il en est de cette occultation du désir par l'inhibition. Mais avant d'y venir je proposerai un autre exemple, que je mettrai en contrepoint de celui que je viens de donner. Il s'agit cette fois de l'ajournement inexplicablement répété d'une action qui semble pourtant inévitable. C'est celui, frappant, donné par le personnage de Hamlet dans la tragédie de Shakespeare.

Je rappelle brièvement la situation. Hamlet sait que le roi, son père, a été assassiné par son oncle Claudius. Il le sait parce que son père est revenu d'entre les morts pour le lui dire et lui demander de le venger. Il en a eu la confirmation parce qu'il a observé la réaction de Claudius lorsqu'il a fait rejouer devant lui, par des comédiens, la scène du meurtre. Enfin Claudius s'est empressé d'épouser la mère d'Hamlet et de se faire couronner roi. Hamlet a donc beaucoup de raisons de haïr son oncle et de s'opposer à lui, sinon de le tuer. Seulement il ne le fait pas : il faudra attendre la fin de la pièce pour qu'il réalise sa vengeance et encore ne pourra-t-il le faire qu'après avoir été lui-même frappé à mort.

⁵ *Ibidem.*

Les commentateurs usent volontiers du terme de « procrastination » pour qualifier le comportement d'Hamlet. Mais on pourrait aussi bien supposer que quelque chose arrête Hamlet dans l'accomplissement de son action. Ne pourrait-on alors parler d'inhibition ? Dans l'affirmative, il s'agirait de savoir quel « autre désir » vient arrêter Hamlet dans le mouvement de sa vengeance, quel autre désir serait-il ici occulté par l'inhibition ?

Le présent travail vise à rassembler des éléments qui permettraient de répondre à de telles questions. Mon intention de départ était d'y contribuer aujourd'hui en présentant la façon dont Lacan situe l'inhibition en même temps que le symptôme et l'angoisse par rapport au nœud borroméen au début du séminaire *R.S.I.*⁶. Cependant il m'est apparu rapidement en préparant cet exposé qu'il ne serait pas possible de mettre en évidence la portée d'un tel repérage sans rappeler au préalable un certain nombre d'indications importantes que Freud et Lacan ont apportées concernant la question de l'inhibition longtemps avant le séminaire *R.S.I.*. Dans la première partie de l'exposé qui vient, je me référerai donc à deux textes incontournables dans ce domaine : l'article de Freud *Inhibition, symptôme et angoisse*, et le séminaire de Lacan *L'angoisse*. J'en viendrai seulement après au nœud borroméen.

La relation triadique

En dehors du premier chapitre où Freud définit l'inhibition comme « limitation fonctionnelle du moi », le terme inhibition est relativement peu fréquent dans *Inhibition symptôme et angoisse*.

Les explications que Freud y apporte sur la formation de la névrose le conduisent cependant à décrire, à plus d'une reprise, une relation et même une interaction entre les trois termes inhibition, symptôme et angoisse. Cette interaction constitue manifestement l'un des fondements de la relation « triadique⁷ » sur laquelle Lacan va prendre appui pour situer les trois termes de ce ternaire par rapport au nœud borroméen. Je commencerai donc par décrire cette interaction. Pour ce faire, j'évoquerai d'abord deux présentations que Freud en donne à propos de la phobie. Je montrerai ensuite que ce qu'il avance concernant le rôle de l'angoisse de castration

⁶ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séances du 10 et du 17 décembre 1974.

⁷ *Ibidem*, séance du 10 décembre 1974.

dans la formation de la névrose permet d'envisager que cette interaction intervient dans l'ensemble des névroses.

Une première description de l'interaction des trois termes est donnée au début du quatrième chapitre à propos de la névrose du petit Hans. C'est au moment où Freud se déclare insatisfait par ce qu'il a avancé dans les chapitres II et III concernant le processus de formation du symptôme dans les névroses. D'après ce que Freud nous explique, le symptôme se forme après le refoulement du représentant d'une motion de désir, et se constitue en tant que substitut de ce représentant refoulé. La question qui reste à préciser à ce moment concerne la part qui revient au moi dans ce processus. Il faut donc tout remettre sur le métier.

Freud propose alors de repartir d'un cas particulier. Il choisit la phobie du petit Hans et en résume le matériel clinique de la façon suivante : « Le petit Hans refuse de sortir dans la rue, parce qu'il a l'angoisse du cheval⁸ ». La première description de l'interaction des trois termes inhibition, symptôme et angoisse est donnée dans l'explication que Freud avance alors :

L'incompréhensible angoisse du cheval est le symptôme, l'incapacité d'aller dans la rue un phénomène d'inhibition, une limitation que le moi s'impose pour ne pas éveiller le symptôme d'angoisse⁹.

Le refus de Hans de sortir dans la rue implique donc bien l'interaction des trois termes : une manifestation du symptôme éveille un signal d'angoisse, le moi réagit à l'angoisse par l'inhibition. Il s'ensuit que Hans refuse de sortir dans la rue.

Reste que cette interaction s'observe seulement dans l'après coup de la formation du symptôme et seulement dans le cas particulier de Hans. Une deuxième description de cette même interaction montrera qu'elle est présente et déterminante non seulement après la formation du symptôme mais également à l'origine de ce processus et qu'elle intervient dans l'ensemble des phobies.

Cette deuxième description sera donnée en conclusion d'un examen comparatif de la phobie de Hans et de celle de L'homme aux loups. Freud fait observer la différence entre les contenus d'angoisse dans l'un et l'autre cas : la crainte d' « être mordu par le cheval » pour Hans, et

⁸ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit, p. 19.

⁹ *Ibidem*.

la crainte d' « être dévoré par les loups » pour L'homme aux loups. Il ajoute que les principales motions de désir à l'origine de la phobie diffèrent également : ce sont des désirs œdipiens dans l'un et l'autre cas mais il s'agit d'une motion de désir hostile à l'égard du père dans le cas de Hans, d'une motion de désir tendre à l'égard du père dans le cas de L'homme aux loups. Cependant Freud fait remarquer que l'angoisse se manifeste à l'origine de la névrose dans les deux cas et que le contenu de cette angoisse est le même, à savoir la crainte d' « être châtré par le père¹⁰ ».

Cette crainte d' « être châtré par le père » s'explique par l'incidence des désirs œdipiens qui se trouvent à l'origine de la phobie. Ces désirs ne présentent en eux-mêmes aucun danger pour l'enfant, mais la visée d'une action qui tendrait à les réaliser fait entrevoir la perspective d'une confrontation avec le père qui impliquerait dans les deux cas la possibilité d'un acte qui équivaldrait à la castration de l'enfant.

L'angoisse de castration se trouve donc à l'origine de la phobie dans les deux cas et l'interaction des trois termes intervient au moment de la formation de la phobie, comme le précise Freud en décrivant la formation de la phobie de Hans :

Dès que le moi a reconnu le danger de castration, il donne le signal d'angoisse et inhibe, au moyen de l'instance de plaisir-déplaisir [...] le processus d'investissement menaçant dans le ça. Simultanément, la formation de la phobie s'effectue. L'angoisse de castration reçoit un autre objet et une expression déformée : être mordu par le cheval¹¹ [...].

La suite de l'exposé de Freud va montrer que cette interaction n'est pas déterminante seulement dans le développement de la phobie mais qu'elle se trouve également au fondement de toute névrose. Ce point sera établi dès la fin du chapitre VI, lorsque Freud conclut son examen du processus de formation du symptôme dans les trois grandes névroses — phobie, hystérie de conversion et névrose obsessionnelle — en affirmant que l'angoisse de castration est ce qui conduit le moi à se dresser contre le processus pulsionnel dans chacune de ces névroses¹².

Notons que la vigueur de cette affirmation n'empêche pas Freud d'émettre aussitôt un doute : l'angoisse de castration ne saurait être

¹⁰ *Ibidem*, p. 49.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Ibidem*, p. 45 : « Chacune de ces trois névroses a pour issue la destruction du complexe d'Œdipe et nous admettons que dans toutes trois l'angoisse de castration est ce qui conduit le moi à se dresser contre le processus pulsionnel du moi. »

invoquée comme moteur de la névrose pour les femmes, puisque chez elle, dit-il, « la castration a déjà été accomplie¹³ ». L'indécision que cette remarque introduit ne sera levée qu'au chapitre VIII, lorsque Freud aura rappelé la fonction du complexe de castration à l'origine de l'investissement tendre de l'objet chez la petite fille. Il en inférera alors que, pour les femmes, il ne s'agit plus de l'absence de l'objet ou de sa perte réelle mais plutôt de la perte de l'amour de la part de l'objet¹⁴. Une fois cette précision apportée, l'angoisse de castration peut être posée comme étant le « moteur unique des processus de défense qui mènent à la névrose¹⁵ ».

Il s'ensuit logiquement que l'interaction des trois termes joue le même rôle déterminant dans l'ensemble des névroses que dans la phobie. Considérée de telle façon, cette interaction de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse apparaît comme un ressort important de l'appareil psychique conçu par Freud. C'est ce processus que Lacan désigne du terme de relation « triadique » au moment d'effectuer le rapprochement entre le ternaire freudien et le nœud borroméen. Notons cependant qu'en dehors de la phobie, l'angoisse n'apparaît que rarement après la formation du symptôme. Elle n'en est pas moins présente généralement et Lacan fera remarquer que dans la névrose, elle se dissimule le plus souvent derrière la demande.

Pour saisir la façon dont il va situer le ternaire par rapport au nœud, il nous faut maintenant préciser la façon dont l'interaction des trois termes se détermine par rapport à la structure du langage, et en particulier par rapport à la fonction du signifiant telle que Lacan la concevait.

Je propose d'entrer dans cette question en évoquant les indications que Freud avance, toujours dans ce même texte, à propos du signal d'angoisse et de l'angoisse de castration. Je tenterai de montrer ensuite comment ces indications permettent de situer la question de l'angoisse de castration par rapport à la structure du langage telle que Lacan la concevait.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibidem*, p. 68.

¹⁵ *Ibidem*, p. 67.

Séparation et perte de l'objet

Freud aborde la question du signal d'angoisse dans les dernières pages du chapitre VII d'*Inhibition, symptôme et angoisse*¹⁶.

Nous avons vu jusqu'ici que l'angoisse s'éveille à partir du signal d'un danger réel ou supposé tel. Freud pose d'entrée de jeu que ce signal se constitue à partir des traces laissées par des expériences passées, il reproduit sous la forme d'un affect une image mnésique existante¹⁷. Le signal d'angoisse n'est donc pas présent dans ce que les organes des sens reçoivent de la réalité extérieure, il s'interpose entre le moi et cette réalité pour y indiquer la présence d'un danger. Ce qui éveille l'angoisse est la reconnaissance — ou la lecture — dans ce qui est actuellement perçu, du trait caractéristique d'un danger déjà éprouvé. La question qui arrête Freud ici est de savoir quelles sont les expériences de danger qui ont conduit à l'inscription de cette image mnésique ou à la formation de ce trait caractéristique.

Pour élaborer ceci, Freud interroge notamment l'exemple de la névrose traumatique. Une angoisse de mort s'y manifeste à la suite de l'épreuve d'un danger de mort auquel le sujet a survécu. Cette angoisse pourrait-elle avoir pour origine une expérience directe de la mort ou de la destruction de la vie ? Freud écarte rapidement cette idée : « [...] dans l'inconscient il n'y a rien qui puisse donner un contenu à notre concept de destruction de la vie¹⁸. » Rien de la mort ou de la destruction effective de la vie ne saurait avoir laissé de trace mnésique pour un sujet encore en vie. Freud se réfère alors à la théorie du narcissisme¹⁹ pour soutenir que l'angoisse de mort est un analogon de l'angoisse de castration.

Ceci étant établi, la question de l'expérience de danger à l'origine de l'angoisse se reporte sur l'angoisse de castration. Quelle expérience pourrait-elle en avoir inscrit la trace ?

Ici Freud ne tarde pas à répondre : les expériences de séparation ou de perte d'objet qui sont régulièrement vécues et répétées dès la plus tendre enfance suffisent à constituer les traces de la coupure redoutée dans l'angoisse de castration. La naissance, l'alternance de la présence et de

¹⁶ *Ibidem*, p. 52.

¹⁷ *Ibidem*, p. 20.

¹⁸ *Ibidem*, p. 53.

¹⁹ À partir de l'introduction au narcissisme, il apparaît en effet que la pulsion d'autoconservation dérive de l'investissement libidinal du moi.

l'absence ainsi que les pulsions orale et anale constituent dès lors l'image mnésique du signal d'angoisse. Et Freud de conclure :

Si jusqu'à présent nous la considérons [l'angoisse] comme un affect-signal du danger, elle nous apparaît maintenant, du fait qu'il s'agit si souvent du danger de la castration, comme la réaction à une perte, à une séparation²⁰.

Nous allons voir comment la fonction que Freud attribue ainsi aux expériences de « séparation » et de « perte d'objet » permet d'éclairer le domaine de jonction entre les conceptions de Freud et de Lacan concernant l'angoisse de castration.

L'Autre de l'angoisse

Pour saisir la façon dont Lacan aborde cette question, il faut resituer les premières expériences de « séparation » et de « perte d'objet » dont parle Freud dans le contexte de la relation de demande. Il s'en déduit que les images mnésiques subsistant de ces expériences sont également celles de la coupure signifiante qui se produit à l'occasion de ces expériences. La disjonction éprouvée lors de la perte de l'objet apparaît alors comme étant la manifestation sensible de la coupure à partir de laquelle se constitue le sujet dans son rapport au grand Autre du langage.

Un bref examen du *schéma de la division* que Lacan présente au cours de la deuxième séance de *L'angoisse*, va nous permettre de préciser comment il situait l'angoisse de castration dans ce rapport au grand Autre.

Le *schéma de la division* vise à expliciter les conditions premières de la relation du sujet au grand Autre. Que celui-ci soit incarné par la mère, ou par toute autre personne qui prend soin du petit enfant, ce qui se détermine dans la rencontre avec l'Autre prend valeur de faire « surgir » le sujet au champ de l'Autre :

Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole²¹ [...].

Le schéma présente la relation de ces deux termes sous la forme d'un tableau en deux colonnes : d'un côté — à gauche — se trouve inscrit ce qui se produit au champ de l'Autre, de l'autre côté ce qui se joue de « l'être » qui au départ du procès « n'a pas encore la parole ». La verticale séparant les colonnes figure la coupure signifiante.

²⁰ *Ibidem*, p. 54.

²¹ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 840.

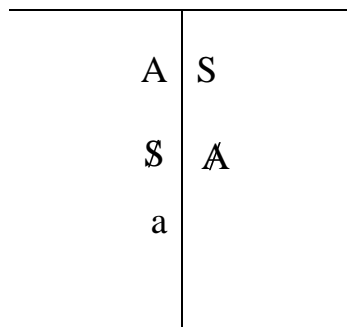


Schéma de la division

Les trois lignes qui composent le tableau peuvent se lire comme la succession chronologique de trois états qui se présentent à l'occasion de la rencontre — avant, pendant, après. Les relations qu'elles transcrivent n'en relèvent pas moins d'une sorte de calcul logique ou dialectique. Voyons quels termes y sont écrits.

La première ligne décrit la situation qui précède la rencontre. Ce qui y est écrit ne peut être conçu ou supposé que dans l'après coup de la rencontre. Du côté gauche, se trouve le grand A, « l'Autre originaire comme lieu du signifiant²² ». Du côté droit, se trouve le S, le sujet « encore inexistant » et donc *hypothétique* qui se trouve à l'origine de cette dialectique.

La deuxième ligne transcrit la division proprement dite. C'est ce qui se produit au moment où le sujet « surgit » au champ de l'Autre. Du côté gauche, sous le A, se trouve le S. Le S du sujet hypothétique est barré lorsqu'il apparaît au champ de l'Autre ; en effet, il n'y apparaît que dans l'espace d'un instant, dans le mouvement de sa disparition²³. Il y disparaît sous le signifiant qu'il devient, il « se barre » sous le trait unaire qui inscrit son apparition dans la mémoire que constitue l'Autre²⁴. Du côté droit, se trouve ce qui subsiste, en dehors du lieu de l'Autre, de l'être qui,

²² J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 37, séance du 21 novembre 1962.

²³ Voir à ce propos : J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » et « Position de l'Inconscient », *Écrits*, *op. cit.*.

²⁴ J. Lacan, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 575 : « [...] l'Autre est le lieu de cette mémoire que Freud a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. »

l'instant d'avant, n'avait pas encore la parole. C'est donc ce qui subsiste de cet être en tant que non-Autre. Lacan le note \mathbb{A} .

La troisième ligne transcrit le reste de l'opération. Ce qui reste de l'opération du côté de l'Autre c'est ce qui subsiste pour l'Autre à la place où le sujet a disparu. Lacan écrit à cette place le petit a et il le décrit de la façon suivante : « Ce reste, cet Autre dernier, cet irrationnel, cette preuve et seule garantie, en fin de compte de l'altérité de l'Autre, c'est le a^{25} . »

Cependant de l'autre côté, en face de ce petit a , et en dessous du \mathbb{A} , Lacan n'inscrit rien lors de la première présentation du tableau. Il faudra attendre la séance du 23 janvier du même séminaire pour que le tableau soit complété, et que l'on trouve à cette place le signe mathématique zéro ou, selon certaines versions de ce séminaire, le signe \emptyset de l'ensemble vide²⁶.

Les neuf séances qui séparent les deux présentations apportent de nombreuses indications concernant ce qui pourrait ou devrait se trouver à cette place.

Une sorte de calcul logique faisant intervenir les termes en présence, indique qu'il devrait s'agir de ce qui subsiste du \mathbb{A} , ou du non-Autre, après la disparition du sujet au lieu de l'Autre. Ce serait le corps vivant de l'être qui n'a pas encore la parole mais qui se trouve déjà marqué pour l'Autre du trait de sa disparition. Ce vivant, devenu sensible à ce qui se joue pour lui au champ de l'Autre, et qui est en même temps dépourvu de tout ce qui lui permettrait de se soutenir comme existant dans son rapport à l'Autre, serait comme « l'esclave messager », dont Lacan dit qu'il « porte sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort²⁷ ».

Ce qui peut être éprouvé à cette place n'est donc pas fondamentalement le manque de tel ou tel objet perdu ou absent, c'est bien un manque qui se manifeste par la requête d'un objet mais qui touche de façon beaucoup plus radicale la condition même de l'existence.

Or ce manque, venant lui-même à la place de la disparition, ouvre à cette même place le champ du possible. C'est à partir de cette ouverture que va se tracer le chemin du désir dans lequel le sujet pourrait se ressaisir comme parlant. Mais c'est aussi en s'engageant dans cette voie que cette

²⁵ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 37, séance du 21 novembre 1962.

²⁶ *Ibidem*, p.135, séance du 23 janvier 1963. Certaines versions du séminaire indique à cette place le signe \emptyset , symbolisant l'ensemble vide.

²⁷ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, op. cit., p. 803.

ébauche de désir risque de se trouver confrontée à un autre, à un semblable incarnant soudain le grand Autre en position de l'abolir. Ce serait dans ce contexte qu'il faudrait situer ce que Freud décrivait dans le cas de Hans comme étant la crainte d'être châtré par le père.

Reste que s'il en est ainsi, les expériences vécues de séparation et de perte de l'objet apportent bien à l'angoisse de castration ce qui constituera le signal de l'imminence d'une coupure. Mais le manque redouté dans l'effet de cette coupure ne consiste pas dans l'absence d'un des objets dont ces expériences ont impliqué la perte, il consiste beaucoup plus fondamentalement dans l'abolition de l'existence et au-delà de l'imminence de cette abolition, ce qui se manifeste comme manque est plutôt le « défaut » de ce qui permettrait au sujet de se reconstituer pour l'Autre, au lieu de l'Autre.

[...] L'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut concevoir à un niveau redoublé, d'être le défaut de l'appui que donne le manque²⁸.

Ceci explique, me semble-t-il, que Lacan ait inscrit à cette même place le 23 janvier suivant le symbole mathématique \emptyset , venant y marquer l'effet de symbolisation que transcrit le sigle S(A).

La relation de l'angoisse au grand Autre étant ainsi précisée, il apparaît que l'interaction des trois termes — inhibition, symptôme et angoisse — qui, elle, demeure inchangée, se joue entièrement dans la relation à l'Autre du langage et se trouve entièrement déterminée par le rapport à l'objet petit *a*. L'inscription de cette relation triadique sur le nœud borroméen permettra de préciser ce rapport. Pour l'introduire maintenant, je commencerai par donner une brève présentation du nœud borroméen.

Le nœud borroméen

Lacan a longtemps centré son enseignement et ses élaborations topologiques sur la conjonction du symbolique et de l'imaginaire. Par la suite il s'est demandé ce que pouvait être, dans cette conjonction, le réel²⁹. Le nœud borroméen du réel, de l'imaginaire et du symbolique est issu de cette interrogation. Chaque catégorie y intervient sous la forme d'une consistance qui est la même pour les trois. La relation de trois ronds consistants qui s'entrelacent sans se traverser rend compte de la relation des

²⁸ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 67, séance du 12 décembre 1962.

²⁹ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2004, p. 107.

trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique dans la structure du langage. L'adjonction du réel au couple de l'imaginaire et du symbolique permet de préciser l'incidence de la jouissance dans le conditionnement de l'être parlant. Le nœud borroméen rend compte de ce qui doit s'effectuer pour que le corps de l'être parlant (I) se noue au réel dont « il se jouit » (R) par le moyen de la langue qu'il parle (S)³⁰. Le nœud donne consistance à la forme la plus simple du lien qui se substitue à l'inexistence du rapport sexuel.

Prenant appui sur l'affinité que présente ce nœud avec la structure du langage, Lacan soutiendra que non seulement il n'est pas un modèle³¹, mais qu'il constitue à proprement parler ce qui nous détermine comme sujet parlant, à savoir « le point que nous sommes³² », dans « l'espace de l'être parlant³³ ». C'est ainsi qu'il parle de ce nœud comme de ce qui fait que comme sujet, comme sujet supposé de ce que squeeze ce nœud, « ce n'est pas seulement l'essence qui nous manque, à savoir l'être, c'est aussi bien que nous ek-siste tout ce qui fait nœud. Mais dire que cela nous ek-siste ne veut pas dire que pour autant nous y existions d'aucune façon³⁴. »

Ceci dit, au-delà de la présentation de ce qu'il en est « du point que nous sommes », Lacan s'est aussi efforcé de revisiter à l'aide de ce nœud les principaux thèmes du discours psychanalytique.

La relation entre ce nœud et la notion d'écriture prend ici toute son importance. Car, pour Lacan, le nœud est écriture, et c'est en s'en servant comme d'une écriture qu'il entend en faire usage dans son discours.

Ce qu'il faut bien articuler c'est que c'est dans l'écriture du nœud même — car réfléchissez bien, ce nœud, ce ne sont que des traits écrits au tableau — c'est dans cette écriture même que réside l'événement de mon dire.

Et il ajoute peu après :

C'est à céder à cette duperie d'une écriture pour autant qu'elle est correcte, que peuvent se situer avec justesse les divers thèmes de ce qui surgit, surgit comme sens, justement, du discours analytique³⁵.

³⁰ Voir à ce propos J. Lacan, « La troisième », inédit.

³¹ J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, séance du 17 décembre 1974.

³² J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 11 décembre 1973.

³³ *Ibidem*, séance du 13 novembre 1973.

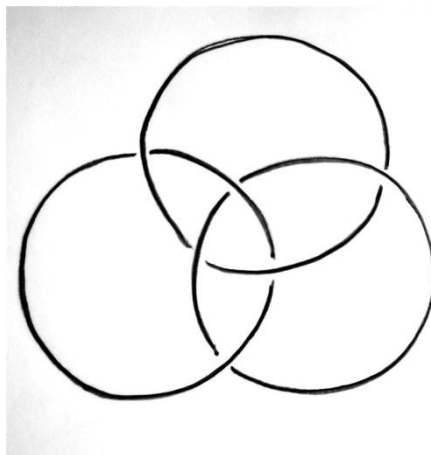
³⁴ *Ibidem*, séance du 19 mars 1974.

³⁵ *Ibidem*, séance du 8 janvier 1974.

La relation qu'il établit à la fin du séminaire *Les non-dupes errent* entre le nœud et les formules de la sexualité³⁶, ainsi que celle qu'il établit au début de *R.S.I.* entre ce nœud et la relation triadique de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse se soutiennent l'une comme l'autre d'une suite d'opérations qui ne s'expliquent véritablement qu'à partir de la référence à « l'écriture du nœud », c'est-à-dire au fait que ce nœud ce sont « des traits écrits au tableau ». Pour introduire la description de ces opérations, je commencerai par donner quelques explications à propos de l'écriture du nœud et de ce qui en découle quant à son usage.

À propos de l'écriture du nœud

Demandons-nous tout d'abord en quoi les « traits écrits au tableau », ou encore les traits qui composent la figure ci-dessous peuvent être considérés comme une écriture ?



Le dessin ci-dessus représente trois ronds posés — « mis à plat » — sur le plan de la page. Les interruptions dans le tracé de chaque rond décrivent les relations dessus-dessous qui caractérisent la relation des ronds deux à deux. En quoi s'agit-il d'une écriture ?

Sans chercher à définir la notion même de l'écriture, je propose d'admettre que ce qui peut faire l'objet d'une lecture peut être considéré comme une écriture³⁷. Dans *L'instance de la lettre*, Lacan fait remarquer que la « valeur de signifiant » d'une image peut faire que cette image

³⁶ *Ibidem*, séances du 14 et du 21 mai 1974.

³⁷ Voir à ce propos de l'expérience de savoir : C. Centner, « Apprendre à lire », *Carnets de l'EPSF*, n° spécial Colloque 2010, *L'expérience du savoir*, p. 13.

fonctionne comme une lettre³⁸. La structure littérante qui se trouve au principe de la signifiante des rêves ne fonctionne pas autrement. Quelque chose du désir s'écrit dans le rêve.

S'il en est ainsi, la figure tracée ci-dessus constitue assurément une écriture du nœud pour la simple raison qu'elle donne à lire le fait que les trois anneaux tiennent ensemble à la façon d'une chaîne borroméenne. Et chacun peut s'assurer que c'est bien le cas.

[...] dès qu'il est tracé, n'importe qui voit bien que c'est impossible qu'il ne reste pas ce qu'il est dans le Réel, à savoir un nœud³⁹.

La disposition des traits qui compose le dessin donne à lire ce qu'est le nœud.

Cette première approche de l'écriture du nœud va nous conduire rapidement à une propriété qui joue un rôle crucial dans la relation que Lacan va établir entre le nœud et les différents thèmes du discours analytique. C'est que, pour le dire avec Lacan : ce nœud, « il est tout à fait exclu que vous le sachiez⁴⁰ ».

Pourquoi peut-on dire cela ?

D'après ce que nous venons de voir, si le nœud est écriture, le fait qu'il tienne — ou ne tienne pas — dépend du fait qu'il s'écrit — ou ne s'écrit pas.

Il s'écrit quand je l'écris, que je fais le nœud borroméen, et... quand vous essayez à cet instant de voir comment ça tient, c'est-à-dire que vous en faites... que vous en cassez un, les deux autres se baladent. Il ne s'écrit plus⁴¹.

Savoir le nœud, ce serait recueillir un savoir concernant ce qui le fait tenir. Or le maniement du nœud montre bien que la seule chose que je puisse savoir concernant ce fait, consiste dans le fait de savoir que si je défais l'un des ronds, je le défais complètement.

Mais s'il en est ainsi, je dois reconnaître que tout ce que je sais ou crois savoir de la façon dont il tient ne concerne pas la façon dont il tient — actuellement — mais bien la façon dont il tenait. Il s'en suit que je ne peux savoir comment il tient — au présent : «...à cet instant ...vous en cassez

³⁸ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits, op. cit.*, p. 510.

³⁹ J. Lacan, *R.S.I. op. cit.*, séance du 11 février 1975.

⁴⁰ *Ibidem*, séance du 14 janvier 1975.

⁴¹ J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, séance du 15 janvier 1974.

un, les deux autres se baladent. Il ne s'écrit plus. » Il est donc exclu de savoir ce nœud.

Cette propriété est évidemment indissociable du rapprochement que Lacan effectue entre le nœud et l'*Urverdrängt*, le refoulé originaire⁴².

Mais elle va également jouer un rôle décisif dans la façon dont Lacan va situer la question de l'existence par rapport au nœud.

Car il découle de ce qui vient d'être dit que tout ce dont l'existence tient ou se soutient du fait que le nœud tienne doit se situer dans le champ d'existence où il est « impossible qu'il ne reste pas ce qu'il est dans le réel », à savoir le nœud borroméen.

Alors si le nœud lui-même est écriture, le champ d'existence où il est impossible qu'il ne soit pas ce qu'il est dans le réel est également un champ d'existence de ce qui a 36 autres façons de s'écrire ou de se nouer :

[...] tout ce pour quoi c'est fait, mon petit nœud là borroméen, c'est pour vous montrer que l'existence, c'est de sa nature, ce qui ex-. Ce qui tourne autour du consistant mais ce qui fait intervalle, et qui, dans cet intervalle a 36 façons de se nouer, justement dans la mesure où nous n'avons pas avec les nœuds, la moindre familiarité ni manuelle, ni mentale. C'est la même chose d'ailleurs⁴³.

Il s'ensuit aussi que le champ de ce qui tourne autour du consistant, et dans lequel existent les 36 autres façons de se nouer — ou d'être défait — peut être également dit le champ supposé par la rupture du nœud borroméen. Dès lors tout ce dont l'existence se soutient du nœud se situe dans un champ qui est supposé par sa rupture :

[...] l'ex-sistence appartient à ce champ qui est, si je puis dire, supposé par la rupture elle-même et [que] c'est par là, c'est là dans, dans l'a... écrivez « la » : L apostrophe a...que se joue, si l'on peut dire, le sort du nœud [...]⁴⁴.

L'objet petit *a* se trouve donc là, dans le champ de ce qui ex-siste au consistant.

Ceci nous conduit aux inscriptions dont Lacan connote les présentations du nœud.

⁴² J. Lacan, *R.S.I., op. cit.*, séance du 14 janvier 1975.

⁴³ *Ibidem.*

⁴⁴ *Ibidem*, séance du 18 février 1975.

Il y a tout d'abord les lettres R, S, I qui connotent les ronds et qui indiquent que les trois ronds de consistance équivalente se distinguent comme étant les trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Mais il y a aussi les inscriptions que Lacan place dans les différentes parties du tracé du nœud mis à plat. Les sept secteurs qui déterminent le tracé des ronds correspondent aux différentes parties du « champ supposé par la rupture » qui vient d'être mentionnée.

Lacan écrira ainsi le petit *a* au centre du tracé du nœud dès la première séance du Séminaire *R.S.I.* Le fragment de surface sur lequel il écrit ce *a* ne mérite pas seulement l'appellation de point central parce qu'il se trouve au centre de la figure, c'est-à-dire domaine de lieu de l'intersection, au sens eulérien, des trois ronds mis à plat. Par rapport au champ d'existence qui tourne autour du nœud, c'est également le lieu où une droite traversant le plan de mise à plat traverserait du même coup le trou central de chacun des trois ronds, et c'est aussi le lieu où se produit l'effet de serrage ou de *squeeze* qui détermine à partir du nœud « le point que nous sommes ». En inscrivant la lettre *a* à cette place, Lacan situe donc bien l'objet petit *a*, cause du désir, dans une position centrale au champ d'existence qui se trouve autour du nœud. Dans *L'étourdit*, Lacan écrivait déjà que « l'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir⁴⁵ ».

Le petit *a* ayant été écrit à cette place, trois autres secteurs seront également connotés d'une inscription. Il s'agit, déduction faite du secteur dans lequel Lacan vient d'écrire *a*, des trois domaines d'intersection de deux ronds.

Lacan inscrira tout d'abord le *sens* dans l'intersection du symbolique et de l'imaginaire, marquant ainsi que le *sens* procède de ce qui répond, dans l'imaginaire, au symbolique dont l'inconscient se supporte⁴⁶.

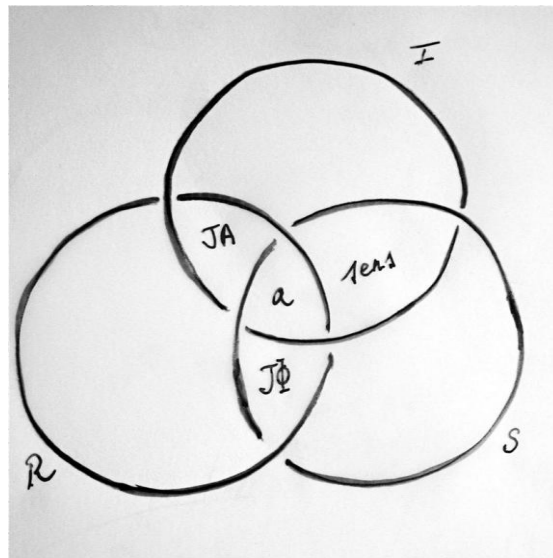
Les deux autres domaines d'intersection impliquent chacun le réel. Lacan y inscrit les termes qui concernent la jouissance : dans l'intersection du réel et du symbolique, la jouissance phallique $J\Phi$, pour marquer ce qui, de l'existence, « se métaphorise de la jouissance phallique⁴⁷ » ; dans l'intersection du réel et de l'imaginaire, il inscrit JA, « la jouissance en tant

⁴⁵ J. Lacan, « L'étourdit » [1972], *Autres écrits*, Paris Le Seuil, 2001, p.474.

⁴⁶ J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, séance du 10 décembre 1974.

⁴⁷ *Ibidem*, séance du 17 décembre 1974.

qu'elle intéresserait non pas l'Autre du signifiant, mais l'Autre du corps, l'Autre de l'autre sexe⁴⁸ ».



C'est par rapport au tracé du nœud ainsi connoté de l'objet *a*, du sens et des deux jouissances que Lacan va situer les trois termes de la relation triadique élaborée par Freud.

La relation « triadique » et le nœud borroméen

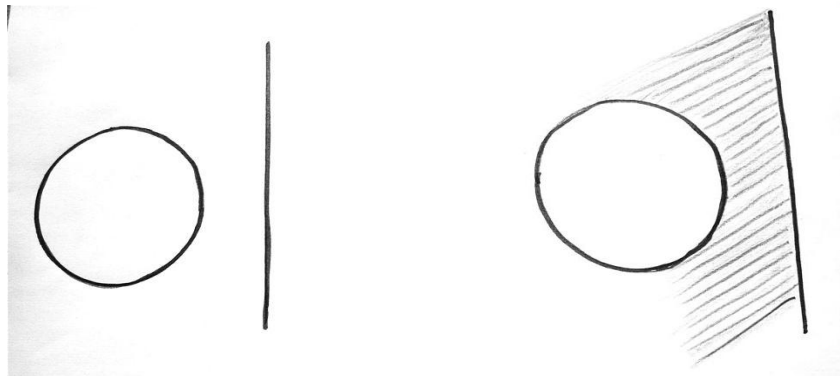
Il est possible de décrire en deux temps la suite des opérations de repérage qui vont permettre l'inscription de ces trois termes. Un premier temps va faire apparaître un « champ intermédiaire » au voisinage de chaque rond, un second temps va conduire à délimiter sur chacun de ces champs, le secteur particulier sur lequel sera inscrit l'un des trois termes.

Dans un premier temps, l'équivalence entre le cercle et la droite infinie, établie par le mathématicien Desargues⁴⁹, va être mise en œuvre pour établir l'équivalence, dans la topologie du nœud, entre le rond et la droite — ou la ligne — se prolongeant jusqu'à l'infini de part et d'autre de la figure. Chacun des trois ronds pourra donc avoir deux présentations distinctes. Il s'ensuit que la considération simultanée des deux présentations équivalentes d'une même consistance — rond et droite — fait apparaître sous l'aspect d'un fragment de surface bordé d'un côté par un

⁴⁸ *Ibidem.*

⁴⁹ *Ibidem.*

rond et de l'autre par la droite infinie, ce qui pourra être considéré comme lieu de la transformation du rond en droite. C'est ce fragment de surface que Lacan décrit comme étant le champ intermédiaire associé à l'ouverture d'un rond.

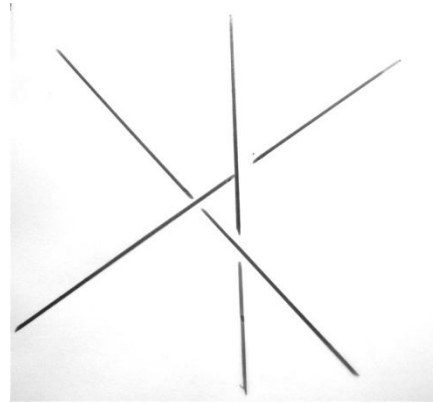
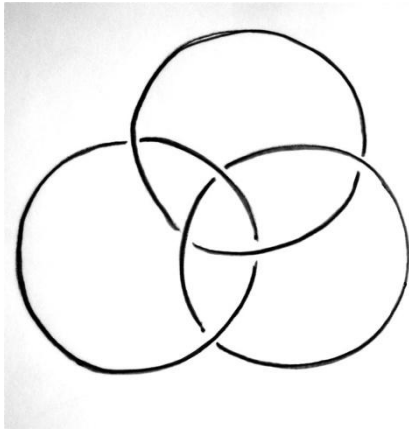


La deuxième opération repose sur une autre propriété liée à celle qui vient d'être mentionnée. C'est l'équivalence entre la présentation du nœud sous la forme de l'entrelacement de trois ronds et sa présentation sous la forme de trois droites disposées comme le montre la figure ci-dessous (à droite), à savoir en triskel. Cette équivalence se soutient du fait que les deux présentations rendent compte aussi bien de la détermination d'un point — « le point que nous sommes » — dans l'espace à trois dimensions.

Il n'est nullement impliqué dans la notion du nœud borroméen, qu'il s'agisse de ronds de ficelle ou de tores, il est tout aussi concevable que conformément à l'intuition de Desargues [...] ces ronds s'ouvrent et deviennent des cordes censées se rejoindre à l'infini⁵⁰.

Les deux figures ci-dessous peuvent donc être considérées comme équivalentes.

⁵⁰ *Ibidem*, séance du 10 décembre 1974.



Partant de cette propriété, il est possible de construire une nouvelle présentation du nœud sur laquelle chaque consistance est présentée en même temps sous l'aspect d'un rond et d'une droite — ou d'une ligne — infinie. Il est alors possible de faire apparaître pour chaque consistance le champ intermédiaire associé à l'ouverture du rond correspondant.

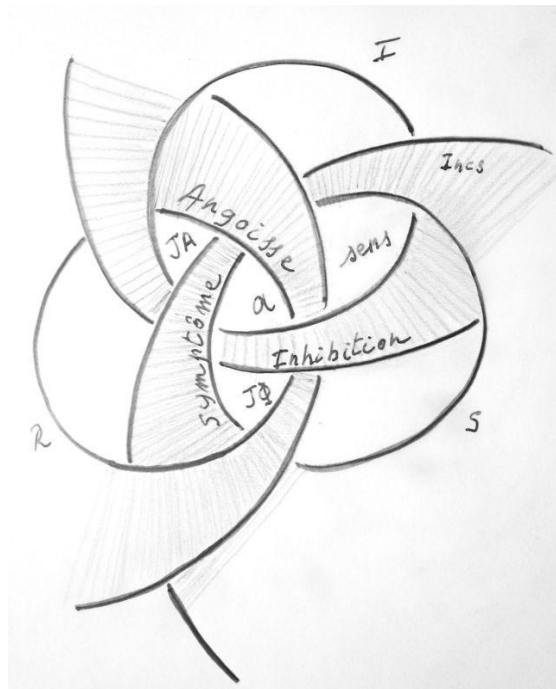
Ces champs intermédiaires sont des fragments de surface qui appartiennent au domaine de ce qui tourne autour du consistant. Ils s'y spécifient d'être le lieu d'une tension se produisant pour chaque consistance entre ce qui se présente comme infinitude — non limité par l'intuition sensible — et ce qu'elle est en tant qu'elle se produit également comme trou.

Lacan précisera ainsi que le moi, tel que Freud le décrit, est ce qui fait trou dans la représentation qui, elle, relève de l'imaginaire⁵¹, que l'*Urverdrängt* — le refoulé originaire — constitue ce qui fait trou dans le symbolique, et que « c'est au Réel, comme faisant trou, que la jouissance ex-siste⁵² ».

L'ensemble de la figure permet alors de mettre en évidence les secteurs sur lesquels seront inscrits les termes du ternaire freudien. Il s'agit pour chaque consistance de la partie du champ intermédiaire qui apparaît dans la figure de trou que présente le rond d'une autre consistance.

⁵¹ *Ibidem*, séance du 17 décembre 1974.

⁵² *Ibidem*.



L'un des trois termes du ternaire freudien sera associé à chacun de ces domaines. Étant donné que chaque domaine se spécifie de l'une des trois consistances du nœud, le lieu exact de l'inscription des termes sera déterminé par la mise en évidence d'une correspondance entre chacun d'eux et l'une des trois consistances.

Voyons brièvement comment les trois termes se disposent après l'établissement de cette correspondance.

L'inhibition est pour Freud une réponse du moi à un signal d'angoisse, Lacan la met en correspondance avec la consistance imaginaire. Il s'ensuit que l'inhibition se détermine dans la partie du champ intermédiaire de l'imaginaire et qui apparaît dans la figure de trou du symbolique. Lacan la décrit alors de la façon suivante :

[...] l'inhibition, comme Freud lui-même l'article, est toujours affaire de corps, soit de fonction. Et pour l'indiquer déjà sur ce schéma, je dirai que l'inhibition, c'est ce qui quelque part s'arrête de s'immiscer, si je puis dire, dans une figure qui est figure de trou, de trou du Symbolique⁵³.

Comme nous venons de le voir Lacan rapporte la figure de trou du symbolique au refoulé originaire. Nous retrouvons donc une indication qui figure à la fin du séminaire *L'angoisse*, lorsque Lacan invitait ses auditeurs

⁵³ *Ibidem*, séance du 10 décembre 1974.

à reconnaître « le lieu de l'inhibition comme étant le lieu où, à proprement parler, le désir s'exerce, et où nous saisissons l'une des racines de ce que l'analyse désigne comme *Urverdrängung*⁵⁴ ».

Le symptôme au sens freudien est le substitut du représentant d'une motion de désir refoulé. Le cheval se substitue au père dans la phobie de Hans, et il s'ensuit que la présence du cheval éveille désormais le signal d'angoisse. Il n'en reste pas moins que la formation du symptôme constitue un gain par rapport à l'angoisse de départ, et qu'il est indissociable pour Hans de la croyance dans le fait que le cheval risquait de le mordre.

Pour Lacan, le représentant refoulé est un signifiant et le symptôme en est la métaphore ; le symptôme se trouve donc en correspondance avec le symbolique. Sur le tracé du nœud, le symptôme apparaît dans la figure de trou du réel, champ d'ex-sistence de la jouissance. Mais également « le symptôme est le signe de quelque chose qui ne va pas dans le réel⁵⁵ », et aussi c'est « l'effet du symbolique dans le réel⁵⁶ ».

Ces formules s'éclairent de la référence que Lacan fait à Marx dans ce séminaire *R.S.I.*, où il sera plusieurs fois cité. Lacan soutient en effet que Marx a introduit ou présenté avant Freud le mécanisme de formation du symptôme. Il l'a introduit en tant que symptôme social, et non en tant que symptôme particulier, mais il l'a quand même introduit en montrant que le capitalisme, qui réduit l'homme à l'état de prolétaire dépouillé de tout, avait du même coup fait surgir la figure du prolétaire comme Messie du futur. Le nouveau Messie du futur fondait ou refondait la croyance dans l'avenir. Revenant alors à ce que Freud avance concernant le symptôme, il poursuit :

Si nous faisons de l'homme, non plus quoi que ce soit qui véhicule un futur idéal, mais si nous le déterminons de la particularité dans chaque cas de son inconscient, et de la façon dont il en jouit, le symptôme reste à la même place où l'a mis Marx, mais il prend un autre sens, il n'est pas un symptôme social, il est un symptôme particulier⁵⁷.

Le symptôme particulier ainsi conçu n'en demeure pas moins objet de croyance, le symptôme on y croit, et c'est là probablement ce qui

⁵⁴ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 366, séance du 26 juin 1963.

⁵⁵ J. Lacan, *R.S.I.*, op. cit., séance du 10 décembre 1974.

⁵⁶ *Ibidem*.

⁵⁷ *Ibidem*, séance du 18 février 1975.

s'explique au mieux par le fait qu'il se déploie au bord de ce dont l'existence se métaphorise de la jouissance phallique.

L'angoisse enfin, en tant qu'affect, est éprouvée dans le moi, c'est-à-dire au lieu de ce qui fait trou dans la représentation. Freud la caractérise comme étant le signal d'un danger réel ou jugé tel, mais dans l'examen de la phobie il rapporte aussi la présence de ce danger à l'insistance d'un désir. Pour Lacan, l'angoisse vient du fait que quelque chose s'éveille et insiste dans le corps.

[...] L'angoisse [...] c'est ce qui de l'intérieur du corps ex-siste, ex-siste quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente, voyez le Petit Hans, quand il se trouve que se rend sensible l'association à un corps, nommément mâle dans l'occasion, défini comme mâle, l'association à un corps d'une Jouissance Phallique. Si le Petit Hans se rue dans la phobie, c'est évidemment pour donner corps, je l'ai démontré pendant tout une année, pour donner corps à l'embarras qu'il a de ce phallus, et pour lequel il s'invente toute une série d'équivalents diversement piaffants sous la forme de la phobie dite des chevaux. Le Petit Hans, dans son angoisse, principe de la phobie, principe de la phobie et en ce sens que c'est à la lui rendre cette angoisse si l'on peut dire, pure, qu'on arrive à le faire s'accommoder de ce phallus dont, en fin de compte, comme tous ceux qui se trouvent en avoir la charge, celle que j'ai un jour qualifiée de la bandoulière, bon il faut bien qu'il s'en accommode, à savoir qu'il soit marié avec ce phallus⁵⁸.

L'angoisse qui se trouve à l'origine de la phobie précède le procès de symbolisation qui fera que Hans s'accommodera de ce phallus. Ce qui en constitue le signal d'angoisse à l'origine vient du corps, et plus précisément du réel dont le corps « se jouit ». L'angoisse vient du réel, comme le montre également la présentation ci-dessus.

Je laisse au lecteur le soin de s'assurer que nous retrouvons entre les trois termes ainsi disposés sur le nœud la relation « triadique » que Lacan avait décelée dans *Inhibition, symptôme et angoisse*.

Pour conclure, j'évoquerai encore le passage du séminaire *Le sinthome* où Lacan précise ce qu'il en est des points où doit se situer, selon lui, « la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de

⁵⁸ *Ibidem*, séance du 17 décembre 1974.

son symptôme⁵⁹. » Il me paraît significatif en effet que cette réponse doive intervenir au joint de l'imaginaire et du symbolique, c'est-à-dire précisément au lieu où l'inhibition, « occultation structurale du désir », apparaît dans le trou du symbolique.

⁵⁹ J. Lacan, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 73, séance du 13 janvier 1976.